

Remise du prix L.E. Ouimet-Molson

Michel Coulombe

Volume 4, Number 3, June–July 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34390ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

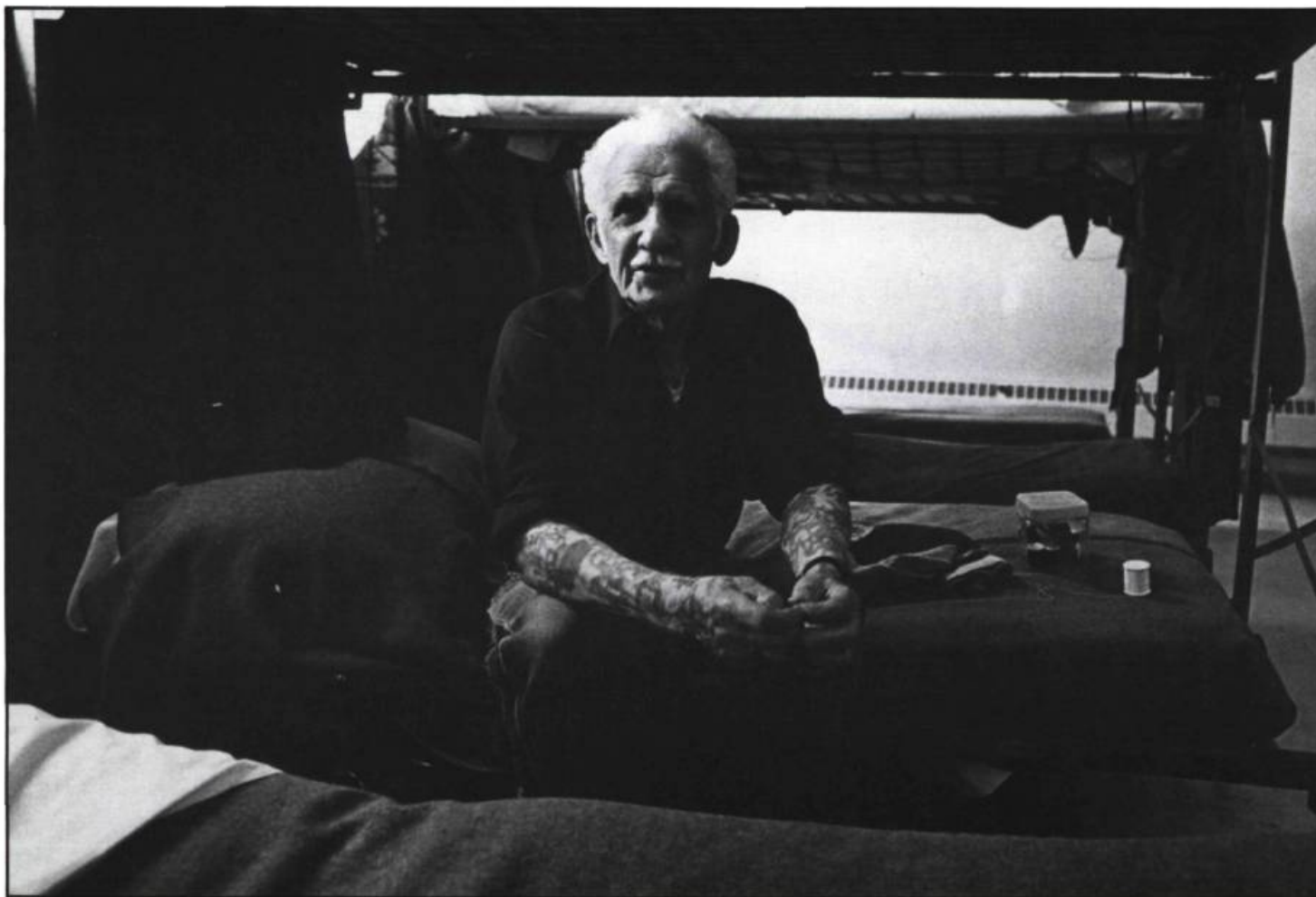
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (1984). Remise du prix L.E. Ouimet-Molson. *Ciné-Bulles*, 4(3), 12–13.



Arthur Salvail, vétéran du bataillon McKenzie-Papineau dans *La turlute des années dures* de Richard Boutet et Pascal Gélinas.

Remise du prix L.E. Ouimet-Molson

Le 26 mars 1984, *La turlute des années dures* recevait le prix L.E. Ouimet-Molson décerné par l'Association québécoise des critiques de cinéma au meilleur long métrage québécois lancé au cours de 1983. En 1981, le prix allait au film *Les Plouffe* de Gilles Carle et en 1982 à *Le confort et l'indifférence* de Denys Arcand. En l'absence de son confrère Richard Boutet, le coréalisateur du film gagnant, Pascal Gélinas, prononçait, devant le tout-Montréal cinématographique, une allocution très remarquée. En voici un extrait:

"Nous gagnons ce prix à une époque, au Québec comme au Canada, où les structures institutionnelles se transforment, où l'Office National du Film est remis en question, où l'on propose de nouvelles législations sur le cinéma, où l'on consent à la production de nouvelles enveloppes budgétaires. Mais à travers tout cela semble se confirmer une tendance dangereuse: celle d'assujettir le cinéma à une internationalisation forcée, de l'inféoder au tout-puissant producteur, de le rentrer de force dans le carcan de l'industrie, de le raboter à tout prix aux dimensions du petit écran, de monopoliser la création et la production dans les mains de quelque-uns.

Nous croyons que pour assurer le développement d'une véritable cinématographie nationale, l'Etat doit donner aux créateurs les moyens de traduire sous

toutes ses formes les révoltes et les aspirations de leur société et de rendre ces oeuvres accessibles au public. Mais depuis la "quinquennalisation" de notre cinéma c'est tout l'inverse qui se produit: on condamne le prétendu saupoudrage budgétaire qui par les années passées avait permis l'éclosion d'une foule d'oeuvres originales; on concentre les argents sur quelques productions de prestige sensées apporter les réponses à tous nos maux; on recherche les recettes infaillibles pour donner du piquant à une sauce sans saveur ni odeur; on cherche à éliminer les petites maisons de production; on méprise la relève et la recherche; on cloisonne les individus et les genres; bref on cherche frénétiquement l'imposition d'un modèle de production qui ne nous ressemble pas et qui étouffe le dynamisme de la création.

Quant aux politiques de distribution, elles brillent toujours par leur absence. La loi 109, malgré certains aspects positifs, n'impose aucun contingentement sur les écrans et ne change rien face à l'absence de marché pour le film québécois. Des structures essentielles à la distribution de nos films comme Les Films du Crépuscule, Cinéma Libre et le Cinéma Parallèle qui interviennent de façon indispensable dans un domaine que l'Etat laisse en friche, se voient maintenant menacées dans leur existence même, faute d'un financement qui respecte la nature de leur action.

Tout ce scénario n'est pas très haut en couleur. On pourrait même parler d'un retour au noir et blanc. C'est la lutte entre l'industrie et la création, entre l'imaginaire collectif et les gros sous, entre l'art et la bureaucratie. Qui des deux camps l'emportera? Les créateurs seront-ils des "hobos" du cinéma, condamnés à "jump" le train de la production pour pouvoir pousser plus loin leur démarche?

Si on aidait vraiment notre cinématographie, combien de Turlute, combien d'Histoire de femmes, combien d'Hiver bleu, combien de Grand remue-ménage, combien de Futur intérieur, combien de Mémoire battante, combien de Doux aveux se feraient sur nos écrans?"

M.C.

FLASHBACK

Alexandre le paresseux

On tourne de plus en plus de remakes. Un peu par goût du rétro, un peu par manque d'imagination. Au bout du compte, sauf exception, les reprises apparaissent comme de pâles - et inutiles - copies de l'original. Malgré tout, on peut comprendre la démarche des cinéastes qui, comme le font quotidiennement les metteurs en scène au théâtre, cherchent à donner une nouvelle lecture d'un texte. On accumule donc les *Dame aux camélias*, les *Trois Mousquetaires*, les *Carmen*, les *Postman always rings twice*, les *Marja Chapdelaine* et les *A bout de souffle*. Il arrive tout de même qu'on choisisse de ne pas investir dans un nouveau produit cinématographique, aussi ramène-t-on à la surface, de temps à autre, des films qui ont quitté les salles commerciales depuis des années. A l'automne, dans plusieurs grandes villes d'Amérique du Nord, on pouvait revoir cinq - admirables - films d'Alfred Hitchcock en version originale. On ressortait également, il y a quelques mois, *La guerre des boutons* (1962) d'Yves Robert aussi ne restait-il, logiquement, qu'à ramener à la surface, c'est-à-dire, en salle commerciale, *Alexandre le bienheureux* (1967), une comédie d'Yves Robert présentée maintes fois à la télévision. Peut-être faut-il en déduire que côté humour, l'offre ne répond plus à la demande. On est loin, il est vrai, de la grande époque du muet ou même de la période marquée par les Jerry Lewis, Peter Sellers, Darry Cowl, Bourvil, Fernandel et Louis de Funès.

Alexandre le bienheureux vieillit bien comme *Harold et Maude* (1971) d'Hal Asaby. S'il ne s'agit pas d'un chef d'oeuvre ni d'un feu roulant de gags désopilants, il y a tout de même là un film sympathique teinté d'un petit côté fleur bleue. On peut résumer l'histoire en quelques mots. Poussé à bout par sa femme qui lui impose un horaire de travail épuisant, Alexandre se laisse aller à sa paresse naturelle dès le jour où il devient veuf. Son refus catégorique de travailler au champ perturbe la vie du village si bien qu'on cherche, par tous les moyens, à le ramener à de meilleures dispositions.

Yves Robert ne s'attarde ni du côté de la tarte-à-la-crème, ni du côté de l'humour grimaçant ou bavard. D'ailleurs, en essence son acteur principal, Philippe Noiret n'appartient pas à la race des grands comiques. Il donne tout de même là un avant-goût du personnage du fainéant prêt à exploser qu'on a vu dans *Coup de torchon* (1981). Tout l'humour repose sur l'originalité des situations et sur l'accumulation des trouvailles (la famille à lunettes, l'armoire-poulailler, le chien à tout faire, le système de poulies). Pas d'improvisation ni de laisser-aller. Tout est très calculé. Si l'ensemble manque un peu de rythme, il en ira tout autrement du succès commercial suivant d'Yves Robert, *Le grand blond avec une chaussure noire* (1972) plus enlevé et construit autour du personnage comique de Pierre Richard.

Alexandre le bienheureux jongle avec des valeurs qu'on perçoit tout autrement dans les années 80. Ainsi les deux principaux personnages féminins ne font-ils qu'un et on semble indiquer qu'en toute femme il y a une mégère qui sommeille. Par ailleurs, conçu en pleine période de croissance économique, tout juste avant la fissure idéologique que constitue mai 1968, *Alexandre le bienheureux* rend un curieux hommage à la fainéantise et oppose très clairement bien-être et travail. La paresse apparaît comme un élément perturbateur, comme un grain de sable pouvant détraquer la machine qui carbure à la productivité.

Un film moqueur, d'inspiration romantique. Peut-être faut-il profiter de la disponibilité d'une nouvelle copie 35 mm.

M.C.

L'Association des cinémas parallèles du Québec remercie les distributeurs qui ont fourni gracieusement les films visionnés au 5e congrès de l'A.C.P.Q. "Cinémas parallèles: Prise 5" contribuant ainsi au succès de cet événement.

AUDIO CINÉ FILMS INC.

CRITERION

FILMFILM

LES FILMS DU CRÉPUSCULE INC.

LES FILMS RENÉ MALO INC.

MULTIMÉDIA AUDIOVISUEL INC.

SOC. DE DISTRIBUTION CINÉMA LIBRE INC.

VIDÉO FEMMES

VIVAFILM LTÉE